

Recherches sociographiques



Laurent LAPLANTE, *Le suicide*

Serge Gagnon

Volume 28, numéro 2-3, 1987

La famille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056307ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056307ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, S. (1987). Compte rendu de [Laurent LAPLANTE, *Le suicide*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 450–452. <https://doi.org/10.7202/056307ar>

artificielles plus encore qu'à des souvenirs toujours subjectifs et par trop malléables. Mais, au moment même où on l'aurait cru hypnotisé par son microscope, voilà que survient l'envol. La lucidité, chez ceux qui « savent la porter », n'interdit décidément pas l'espérance et l'affection.

Laurent LAPLANTE

Radio-Canada, Québec

Laurent LAPLANTE, *Le suicide*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 126p. (« Diagnostic ».)

L'I.Q.R.C. publie généralement des titres appartenant au répertoire de la littérature qu'on dit savante. La collection « Diagnostic » aborde des problèmes « de brûlante actualité et destinés au grand public ». Le format et le ton empruntés par le premier collaborateur rappellent des formules lancées par les Éditions de l'Homme et les Éditions du Jour au début des années 1960.

Le diagnostic posé ici sur la mort volontaire dans le Québec et l'Occident d'aujourd'hui respecte les attentes des concepteurs. Laurent Laplante est depuis longtemps reconnu comme un journaliste racé dont la plume impeccable, le jugement toujours original, c'est-à-dire à l'abri des modes, suscitent autant de réflexion que d'intérêt. Ce journaliste a le don d'inculquer de la matière à méditation dans l'univers mass-médiatique, ordinairement séduit par l'éphémère et le clinquant du vedettariat intellectuel et artistique.

Le premier chapitre commence justement par des évocations mass-médiatisées du drame suicidaire; des coupures de presse destinées à remuer le lecteur des grands quotidiens sont décortiquées par un habitué des coulisses journalistiques: « L'image du suicide que projettent les mass-média, au lieu de nuancer et d'enrichir la perception que nous avons spontanément de ce mystère, nous éloigne souvent de la réalité. » Si le traitement impressionniste de la presse, de l'écriture romanesque et filmique est décevant, faut-il confier notre quête de certitude aux chasseurs de statistiques, aux commentateurs patentés des prises de vues quantitatives? Dans un premier temps, Laplante recommande la prudence à l'égard de la littérature savante. Les chiffres, les commentaires des suicidologues peuvent être utiles à la compréhension du phénomène. Ils n'éliminent pas la question axiale de la mort volontaire décidée en bonne santé physique et mentale. Qui plus est, la mort volontaire d'un individu se déroule dans une enveloppe culturelle, par définition variable dans le temps et dans l'espace. Le sens du suicide, le message du suicidant sont donc éminemment diversifiés, non seulement en fonction des personnalités, mais en vertu d'une correspondance aux codes sociaux. Le chapitre quatre sur le sens du geste explore la philosophie du suicide rationnel. Les psychothérapies en sous-estiment souvent la fréquence, se faisant plus ou moins consciemment les promoteurs du marché de la relation d'aide. Vers la fin du livre, les professionnels et les bénévoles de l'assistance sont soumis de nouveau au regard critique du journaliste. Il n'est pas toujours indiqué d'intervenir chaque fois qu'un individu prononce son arrêt de mort. Laplante refile aux proches une responsabilité que les experts seraient incapables d'assumer.

Après avoir soumis à la critique nos banalités, nos certitudes, nos mythes, après avoir interrogé le vécu, le discours du sujet dans les moments qui précèdent sa mort, après avoir évoqué le sens commun, la sagesse des gens ordinaires, Laplante fait la synthèse de ce que la science nous fait connaître du suicide. En dépit de certaines faiblesses inévitables, la statistique du suicide lui paraît éclairante : les hommes se tuent plus souvent que les femmes ; la suicidalité croît avec l'âge ; il existe une relation hypothétique entre la propension au suicide et le niveau de fortune ; les solidarités familiales protègent ; le milieu carcéral est hautement suicidaire, etc. On aura reconnu certains des grands paramètres accrédités depuis Durkheim. Laplante déconseille toute tentative de comparaison dans le temps et dans l'espace. Pourtant il recourt lui-même à la comparaison pour constater l'étonnante croissance du suicide au Québec (p. 56) ou pour déclarer le suicide des jeunes plus élevé ici que dans le reste de l'Occident. Voilà bien la preuve que les comparaisons dans le temps et dans l'espace ne sont pas impossibles. Il est vrai que la signification du suicide n'est pas la même dans le Japon d'hier et d'aujourd'hui que dans la civilisation occidentale. Au même titre que la culture japonaise moderne, la morale antique mettait à l'honneur le suicide comme porte de sortie face à l'échec, d'où la fréquence du suicide chez les militaires défaits. Il est vrai, comme le soutient Laplante, que la statistique diachronique est hypothéquée par un sous-enregistrement considérable. Pourtant, on peut lire dans des séries chronologiques d'un siècle et plus la croissance du taux de suicide chez les détenus. Ici, point de sous-enregistrement. Par ailleurs, des historiens américains ont calculé avec une assez grande précision l'hyperfréquence du suicide chez les immigrants du XIX^e siècle. Dans son histoire de la mort à Paris sous l'Ancien régime, Pierre Chaunu souligne qu'en dépit du sous-enregistrement, les chiffres des siècles antérieurs aux nôtres ne sont pas sans valeur.

Laplante pratique une comparaison internationale implicite en soulignant la fréquence présumément exceptionnelle du suicide des jeunes Québécois. Or il n'est pas assuré que le Québec contemporain fait mentir cette vieille certitude occidentale selon laquelle le suicide est plus fréquent chez les vieillards et les individus d'âge mûr que chez les adolescents. La philosophie hédoniste dont se nourrit l'Occident depuis l'après-guerre a rajeuni ici comme ailleurs le désir de suicide-délivrance. À l'heure actuelle, six mille adolescents se suicident chaque année aux États-Unis, un demi-million de jeunes y ratent leur suicide dans le même laps de temps. D'éventuelles statistiques nationales par groupes d'âge révéleront peut-être que le Québec, tout compte fait, ne se singularise pas autant qu'on l'a dit. Ce qui est particulier au Québec de souche française, c'est la rapidité avec laquelle on est passé d'un taux très bas de suicide à un des taux les plus élevés de la fédération canadienne. On a liquidé les valeurs anciennes avec une frénésie, une rapidité que certains observateurs étrangers disent unique. Là-dessus, nous suivons Laurent Laplante. Savoir qu'entre 1950 et 1980 le taux de suicide a quadruplé dans la belle province paraît hautement significatif des effets de la modernité, et plus particulièrement de la sécularisation sur le sens et la valeur de la vie humaine. Vers le milieu des années 1950, le vénérable quotidien *L'Action catholique* publiait une chronique signée Fulton Sheen : la vie, répétait l'évêque américain, valait la peine d'être vécue, en dépit des déboires et des angoisses propres à l'humaine condition. Le quotidien catholique, comme chacun sait, a sombré dans le grand raz de marée hédoniste des années 1960...

Le diagnostic de Laplante ne porte pas seulement sur un problème humain. En finale, l'auteur suppute la valeur de la suicidologie. Il annonce ses couleurs avec une

bonne ration d'humour. Les experts sont réputés pour leur « imbuvable jargon » (p. 67). Il ne faudrait pas laisser « les chercheurs et les rédacteurs de thèses » acquérir le monopole du sujet.

« La recherche sur le suicide est si considérable et elle implique tant de “beaux esprits” et tant de “compétences universitaires” qu'on ose à peine se dire à soi-même — et à voix basse — qu'elle ne vaut pas cher. C'est pourtant, tout complexe d'infériorité mis de côté, ce qu'il faudrait dire. D'heureuses exceptions, bien sûr, mais l'ensemble est décevant. Ailleurs autant et plus qu'au Québec. » (Pp. 120s.)

Voilà du Laplante bien « planté ». Les études de qualité sont en effet très rares. Il faut pourtant regretter que l'auteur n'ait pas mentionné l'une des meilleures, celle de Jean BAECHLER (*Les suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1981). Ce doctorat d'État, en sa deuxième édition, se tient à une respectable distance du jargon habituel, ce qui prouve que les meilleures œuvres savantes ne sont pas nécessairement incompréhensibles.

Le suicide de Laplante est un petit livre de vulgarisation qui, espérons-le, rejoindra le grand public. La communauté scientifique y trouvera un regard neuf sur ce qu'il faut penser du problème et du savoir accumulé depuis quelques décennies. Les « intervenants » y apprendront qu'il n'est pas toujours sage d'intervenir. Les pistes de recherche suggérées en guise de conclusion devraient être retenues par ces « batteries de chercheurs [qui] ne savent quoi chercher ». Même si les résultats d'éventuelles enquêtes risquent de mettre en cause les « acquis » de la révolution morale que nous avons réalisée depuis un quart de siècle...

Serge GAGNON

*Centre de recherche en études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Benoît LACROIX, *La religion de mon père*, Montréal, Bellarmin, 1986, 306p.

Semblable à la Bible, *La religion de mon père* est un recueil de textes variés et originaux décrivant une culture distincte dont les racines sont aussi riches et profondes de signification que toute autre dans l'histoire du développement humain. La vie culturelle qui s'est développée le long du Saint-Laurent est aussi intense et vibrante que le fleuve dont elle a hérité le nom. Le Tigre, l'Euphrate, le Jourdain, le Nil, la Seine, la Tamise ou l'Hudson paraissent petits devant ce géant, si ancien et pourtant si jeune. Divisant son territoire en rives, tels l'Égypte et Israël, comme du reste le fait la baie James, la baie d'Hudson ou les baies de l'Arctique et de l'Atlantique, le Saint-Laurent relie tout ce qu'il sépare et donne corps à cet ensemble où il nourrit la vie et la liberté.

Je me souviens encore avoir remonté ce fleuve jusqu'à l'Île de Montréal sur un bateau de croisière russe et d'avoir entendu s'élever, des berges du Saint-Laurent, le murmure d'une poésie et d'une industrie à nulle autre pareilles; la métaphore sociale quelque peu anachronique du bateau russe se dissipa bientôt lorsque la culture vivante du